

« N’y a-t-il plus de journalisme, aujourd’hui, qu’international ? » : récit d’une expérience de formation...

Florian SAUVAGEAU*

*Professeur de journalisme
Département
d’information
et de communication
Université Laval
(Québec)*

Il y a si longtemps qu’on nous l’annonçait, le monde est devenu interdépendant. La nouvelle internationale est quelque part une nouvelle locale et la nouvelle locale devient vite internationale. Une nouvelle à la fois globale et locale : « glocale », selon le néologisme répandu. « N’y a-t-il plus de journalisme, aujourd’hui, qu’international ? » Une chose est certaine, je vois mal comment on pourrait maintenant enseigner le journalisme sans y intégrer une large perspective mondiale.

Il y a 25 ans que nous nous intéressons au journalisme international à l’Université Laval. Je ne pense pas exagérer en écrivant que nous avons été des pionniers. Nous avons créé un cours d’information internationale à la fin des années 1970. Je crois l’avoir donné pour la première fois en 1978. C’était l’époque des grands débats, à l’UNESCO, sur le nouvel ordre de l’information et de la communication, le Nomic. On y blâmait les médias du Nord, les agences de presse en particulier, qui dominent les flux mondiaux d’information et arrosent les pays du Sud dont on ne parle dans les nouvelles, disait-on, qu’en cas de catastrophes naturelles ou de crises graves. *Coups and Earthquakes*, selon le titre imagé du livre de Mort Rosenblum, le grand reporter de l’Associated Press¹. Les choses n’ont pas changé. On ne parle plus de rééquilibrage des flux d’information, mais d’exception culturelle et de diversité culturelle. Mais les enjeux sont les mêmes. La puissance des industries culturelles s’est affirmée et la mondialisation de la

communication et de la culture inquiète davantage encore. On ne peut imaginer qu'un aspirant journaliste ne connaisse pas ces dossiers.

Depuis janvier 1995, ce cours d'information internationale se donne aussi à la télévision². L'objectif est toujours le même : analyser les méthodes de collecte des nouvelles internationales, réfléchir à l'influence des contextes politiques et culturels et au rôle que jouent les facteurs techniques et économiques dans la sélection des informations, et aider ainsi les étudiants et le public intéressé à donner un sens à la couverture des affaires du monde. On ne peut comprendre les nouvelles sans connaître les machines qui les « produisent » et sans mesurer le poids des cultures auxquelles appartiennent médias et journalistes. Un reporter de CNN, qui ne parle qu'anglais et qui y passe en coup de vent, ne couvre pas la Côte d'Ivoire de la même manière que le correspondant du *Monde* qui y vit depuis 15 ans. En revanche, ce dernier risque de manquer de recul. Un futur journaliste ne peut ignorer ces contraintes.

Enfin, en septembre 1996, nous avons créé à Laval le programme de diplôme d'études supérieures en journalisme international, avec l'École supérieure de journalisme de Lille (ESJ) et grâce aussi à la coopération de l'Institut québécois des hautes études internationales. Au moment où nous élaborions ce programme au début des années 1990, il n'y avait encore que quelques rares universités, aux États-Unis, qui offraient des enseignements en journalisme international. Depuis l'année dernière (2001-2002), nous offrons ce programme, de deuxième cycle, de concert avec l'École de Lille, mais aussi avec la City University de Londres et l'Université catholique de Louvain. La formation s'échelonne sur 10 mois. Les étudiants passent un trimestre à Laval, un autre chez un de nos trois partenaires étrangers et effectuent un stage d'au moins deux mois dans le service international d'une entreprise de presse.

Nous proposons aux étudiants un assemblage de cours en relations internationales et de séminaires sur l'actualité internationale qui, c'est du moins ce que nous souhaitons, leur permettent de mieux comprendre les grands dossiers, mais aussi d'acquérir une méthode de lecture de la matière internationale qui les aide à distinguer rapidement les informations les plus significatives et à créer des liens entre elles. Le journaliste international, écrivait mon ami Louis Martin lors des travaux préparatoires à la création de ce programme, « *c'est le standardiste qui branche les fils sur des circuits porteurs : tous les jours, des millions de conversations se recourent dans un immense cafouillis. Dans pareil contexte, un outil manque : un lieu où il s'agit moins d'accumuler des connaissances que d'apprendre à relier les connaissances acquises sur les diverses situations* »³.

La méthode de lecture de la matière internationale que nous cherchons à développer avec les étudiants constitue le fondement de ce programme de diplôme. Ce projet, qui oblige à disséquer la méthode de travail propre au journalisme, ne devrait pas se limiter à l'information internationale et pourrait servir de base à une réflexion approfondie sur l'enseignement du journalisme qui, selon moi, a bien besoin d'un « *aggiornamento* ». J'y reviendrai.

Le « discours de la méthode »

C'est à Patrick Pépin, directeur de l'École supérieure de journalisme de Lille, de 1991 à 1998, que revient en partie la paternité du programme de diplôme en journalisme international. Nouveau patron de l'ESJ, il souhaitait en élargir le rayonnement international en créant des liens avec des lieux francophones d'enseignement du journalisme. Le hasard a fait le reste. Un diplômé de Lille, proche de l'École, mais aussi familier du Québec, m'a invité à prendre contact avec Patrick Pépin. Dès notre première rencontre, à Lille, à l'automne 1991, nous avons sympathisé et nous sommes mis d'accord pour centrer notre coopération sur le journalisme international.

Les travaux se sont poursuivis à Laval. Un comité « d'exploration et d'élaboration » de programme, créé en septembre 1993, a remis son rapport en février 1995. La création du programme a été annoncée en mai 1995. Michel Roy⁴ et moi accueillerons les premiers étudiants l'année suivante. La conjoncture nous était favorable. L'Université souhaitait en effet s'internationaliser davantage dans un « *monde sans frontières* » où le « *diplômé de demain devra faire face à des défis mondiaux* » et développer « *des programmes structurés d'échanges avec des universités étrangères* »⁵. Au Québec, l'Université Laval fait aujourd'hui figure de leader au chapitre de la mobilité de ses étudiants. En 2002-2003, 550 étudiants (presque 10% de l'ensemble des diplômés de l'année) auront séjourné à l'étranger, dans 44 pays différents. On m'a souvent dit que le programme que nous avons construit avec Lille avait, d'une certaine manière, donné le ton.

Le comité d'élaboration du programme situait son rapport de février 1995 dans ce contexte de mondialisation, mais fondait aussi son argumentation sur la surabondance d'information engendrée par le progrès technique. C'était au lendemain de la première guerre du Golfe, en direct à CNN, du remplissage, des mêmes images cent fois revues, des vérifications souvent escamotées, de la technique non maîtrisée. Dans son livre consacré à la couverture de la guerre⁶, Dominique Wolton avait alors écrit : « *Le paradoxe actuel est précisément que la multiplication des*

« N'Y A-T-IL PLUS DE JOURNALISME, AUJOURD'HUI, QU'INTERNATIONAL ? »...

informations ne donne pas le sentiment de mieux comprendre l'Histoire... Comme si l'information obscurcissait au lieu d'éclaircir. » Douze ans plus tard, alors que les bombes tombent encore sur Bagdad, CNN a fait école. Les chaînes d'information en continu et les images, dont on ne connaît souvent ni la source, ni ses motivations, se sont multipliées. De Fox News à Al-Jazira, qui croire ? L'acuité des interrogations d'hier de Wolton n'en est que plus évidente.

Dans un tel contexte de prolifération d'informations, constatait notre comité il y a huit ans, il faut que les journalistes responsables de la rubrique internationale (ceux du *desk* – le « pupitre » au Québec – qui font le tri des nouvelles) soient préparés pour « *éviter l'impression d'émiettement et de discontinuité que laisse trop souvent le traitement de l'actualité internationale* ». D'où l'insistance sur l'objectif premier du programme : proposer une méthode d'exploration de pistes d'interprétation qui donnent une prise sur un magma d'informations dont le poids menace d'asservir les citoyens. Je me permets de citer ici largement l'essentiel du rapport du comité : « *La réalisation de cet objectif impose une démarche en deux temps qui permette au "sélectionneur" de l'information d'éviter les clichés, les comparaisons trompeuses et les amalgames réducteurs, autant de pièges qui guettent le journalisme international : a) une démarche critique des sources de l'information, ce qui exige une connaissance approfondie des réseaux de transmission de l'information ; b) une démarche de créativité qui permette l'établissement de liens entre la réalité nationale et ses prolongements ailleurs dans le monde, dans la mesure où ces liens ajoutent soit à la compréhension de la réalité nationale que l'on veut cerner, soit à celle de la réalité internationale* »⁷.

Le programme que nous offrons n'est pas sans faiblesses. La méthode recherchée de lecture et d'interprétation de la matière internationale reste à parfaire. Mais j'ai la conviction que les étudiants que nous diplômons et dont plusieurs se distinguent déjà, à ma plus grande joie, sont mieux équipés pour évaluer les sources, éviter les traquenards, détecter la propagande et la désinformation et intégrer en un ensemble cohérent les masses d'information qu'ils doivent traiter.

Prendre ses distances avec sa culture d'origine

*Blaise Robinson**

Une formation à caractère international prend tout son sens quand il s'agit de travailler en agence. Contrairement aux autres médias qui produisent essentiellement pour un public local ou national – notamment en adaptant l'information internationale – la perspective de l'agence est inverse : prendre de l'information locale ou nationale et la façonner de manière à la contextualiser pour que tout public, de Tokyo à Sao Paulo, puisse en saisir les enjeux. Le journaliste d'agence doit ainsi toujours prendre du recul par rapport aux événements qu'il couvre. Étudier à l'étranger et faire des stages m'ont permis de suivre l'information internationale de sa source – au Proche-Orient avec l'AFP – lors de son découpage et de son traitement, jusqu'à sa diffusion locale. Comme pour les anthropologues, le passage initiatique sur le « terrain » devient incontournable pour le journaliste d'agence. Un stage au *desk* international chez Reuters à Paris m'a par ailleurs donné un excellent aperçu de la rigueur très stricte qui s'impose dans ce type de médias. Style d'écriture épuré et très direct, esprit de synthèse, attention toute particulière accordée aux sources, etc. La plupart des médias du monde se fiant aux fils de presse pour s'alimenter en information, la production en agence doit ainsi être irréprochable.

Que ce soit au reportage ou au *desk*, le journaliste d'agence doit être en mesure de prendre une bonne distance avec les références de sa culture d'origine pour produire une information la plus dépouillée possible de « biais ». Une formation à l'étranger permet d'élargir l'angle d'analyse des événements internationaux, notamment en comparant le traitement de l'information à celui de journalistes et de médias étrangers. L'information internationale a pris une telle ampleur dans les médias aujourd'hui que les journalistes ne peuvent plus se permettre de s'en tenir à une lecture étroite des événements.

** Blaise Robinson (promotion 1999-2000) est anthropologue de formation. Après deux années au bureau de Reuters à Montréal, il s'est récemment joint à l'équipe des nouvelles financières du service Front Page de Reuters à Toronto.*

Les particularités du programme en journalisme international

Le lecteur aura déjà compris qu'il m'est difficile d'avoir un regard critique sur ce programme. J'essaierai maintenant de dire pourquoi en précisant ses traits principaux. J'en retiens deux. D'abord le petit nombre d'étudiants. Nous n'admettons qu'une dizaine d'étudiants chaque année. On m'a parfois dit que ce programme était élitiste. Je ne crois pas en effet que le journalisme puisse s'enseigner à de grands groupes, comme on le fait trop souvent dans nos universités. Si cela s'apparente à de « l'élitisme », je plaide coupable. Les candidats ont déjà acquis les rudiments du journalisme au premier cycle. Ou alors ils ont de l'expérience. Ceux que nous retenons, après concours d'admission, sont passionnés par l'actualité internationale. Ils savent s'exprimer et ont du talent. Ils ont pour la plupart voyagé à l'étranger et, de plus en plus souvent, connaissent trois langues. L'ouverture sur le monde qu'offre le

« N'Y A-T-IL PLUS DE JOURNALISME, AUJOURD'HUI, QU'INTERNATIONAL ? »...

programme constitue l'un de ses principaux atouts. Les étudiants reviennent transformés de leur séjour à l'étranger, comme en témoignent les commentaires de certains d'entre eux qui accompagnent cet article.

Aller voir ailleurs...

*Myriam Fimbry**

Les cours d'histoire sur les relations internationales, la Deuxième Guerre mondiale, la guerre froide, la construction européenne, etc., m'ont passionnée pendant ma vie d'étudiante. Dans mon métier de journaliste, aujourd'hui à Radio-Canada, ils me sont très utiles pour prendre du recul sur l'actualité et mieux la comprendre.

En sortant de l'École supérieure de journalisme de Lille (72^e promotion), j'ai suivi le programme franco-québécois offert conjointement par l'ESJ et l'Université Laval au Québec. Je voulais établir un pont entre des connaissances générales sur les relations internationales et la façon dont je pourrais m'en servir au quotidien. Je voulais aussi, après un parcours typique dans le milieu journalistique français (Institut d'études politiques, grande école de journalisme), aller voir ailleurs, « changer d'angle », comme on dit. Changer de continent permet vraiment de regarder son pays – et le reste du monde – autrement. De découvrir aussi comment les autres forgent leur regard sur nous.

S'intéresser à l'actualité internationale est devenu indispensable aujourd'hui dans le métier de journaliste. Que l'on traite de sport, d'économie, de culture, de politique, il est désormais impossible de s'en tenir purement à l'actualité locale. Mais, lorsque vient le moment de rédiger à chaud un texte sur un événement international, on n'a pas le loisir de chercher dans les livres. Et les dépêches d'agence deviennent la seule bouée de sauvetage, bien souvent. Mieux vaut alors avoir sa petite idée sur le sujet avant de se jeter à l'eau. Savoir d'où vient l'information et qui a intérêt à la voir diffuser. Nous avons très peu de temps généralement pour réfléchir à toutes ces choses, pour faire un « retour sur image » sur nos pratiques.

** Myriam Fimbry (promotion 1998-1999) est journaliste à la radio française de Radio-Canada. Elle a remporté le prix Ake-Blomström (2003), décerné conjointement par plusieurs radios européennes et destiné à faire connaître de jeunes reporters, pour un documentaire sur les femmes musulmanes de Montréal.*

L'agencement de cours que nous proposons constitue l'autre caractéristique dominante de ce programme d'études. C'est la matière internationale, et non l'enseignement du journalisme, qui en forme l'armature. Il n'y a pas d'enseignement du journalisme au sens traditionnel du terme (ateliers de presse écrite, de radio, de télé, etc.), si ce n'est un apprentissage intensif à l'écriture d'agence dont la discipline est riche en enseignements. À l'Université Laval, les étudiants doivent suivre au moins deux cours du programme frère de maîtrise en relations internationales : problèmes économiques internationaux, analyse de la politique étrangère, pratique des relations internationales, données fondamentales de la mondialisation, etc. L'approche multidisciplinaire (droit, économie, politique, etc.) que favorise l'Institut des hautes études

internationales rejoint notre souci d'inciter les futurs journalistes à déceler les liens entre les divers aspects d'un dossier et les aide à donner un sens à l'actualité internationale. Les cours davantage liés au journalisme (« Actualité internationale » et « Problèmes contemporains du journalisme international ») marient également contenu international et traitement journalistique. Les questions d'éthique et de déontologie y occupent une place importante.

L'accent que nous mettons sur les contenus s'inscrit dans une tendance à la diversification des enseignements en journalisme qui se dessine depuis déjà plusieurs années. Dès le début des années 1990, à Lille, Patrick Pépin envisageait des formations plus spécialisées. Une filière de journalisme scientifique y existe depuis 1993. Une autre, en agriculture et en environnement, a aussi été mise sur pied. Un groupe de travail de l'association américaine qui regroupe les professeurs de journalisme et de communication suggérait récemment de repenser l'enseignement du journalisme et de l'organiser selon les contenus plutôt que selon les médias (presse écrite, radio, télévision). Il n'est plus possible qu'un même journaliste « généraliste » rende compte avec exactitude de n'importe quel événement, s'intéresse un jour aux fluctuations boursières et le lendemain au clonage humain. La formation doit tenir compte de cette réalité. Des universités américaines ont créé des programmes en journalisme économique, en journalisme médical, en journalisme et en droit, etc. À Berkeley, en Californie, où l'on enseigne le journalisme international, on propose même quelques programmes intégrant le journalisme et l'étude plus poussée d'une région du monde, l'Asie, l'Amérique latine, etc. Certains de ces programmes peuvent conduire à l'obtention de deux diplômes, l'un en journalisme, l'autre dans la discipline. Il ne faut par contre pas pousser trop loin le mouvement et faire des journalistes des spécialistes enclins à s'adresser à d'autres spécialistes.

Au Canada, l'expérience de la dernière-née des écoles de journalisme, celle de l'Université de la Colombie-Britannique, est intéressante. L'école, qui existe depuis septembre 1998, oblige ses étudiants de maîtrise à acquérir une partie de leur formation dans une discipline (science, administration, science politique, etc.). Le programme repose sur l'idée d'une nécessaire interdépendance des études disciplinaires et de l'enseignement pratique dans la formation des journalistes. On évite ainsi la coquille vide qui guette les étudiants dont les études se limitent trop étroitement au journalisme et à la communication. Ceux-là sauront bien le dire, mais ils n'auront souvent rien à dire.

« N'Y A-T-IL PLUS DE JOURNALISME, AUJOURD'HUI, QU'INTERNATIONAL ? »...

Un monde passionnant, mais dont il faut connaître les rudiments !

*René Saint-Louis**

Comment parler aujourd'hui de journalisme sans y ajouter le mot international ? Économie, sport, politique, agriculture même ; quelle nouvelle échappe à l'international ? En 2000-2001, j'ai suivi le programme de deuxième cycle en journalisme international de l'Université Laval. J'avais certes un intérêt marqué pour l'international, mais j'étais loin d'imaginer toutes les cartes qu'il me manquait !

C'est en suivant à Laval des cours comme « Droit de l'OMC » ou « Mondialisation et convergence économique » que j'ai développé, au-delà de mon intérêt de base, de réelles habiletés à remonter aux sources de la nouvelle. Aurais-je eu, sans cette formation, l'initiative de suivre les tractations entre le Canada et la Russie, où je me suis installé après mes études, dans le processus d'adhésion à l'Organisation mondiale du commerce de ce pays, l'un des principaux compétiteurs du Canada dans l'exportation de matières premières ? Je n'en suis pas certain. L'international nécessite l'apprentissage de données de base en économie, en droit, en administration, etc. Le programme en journalisme international ne m'a pas tout appris, mais je sais maintenant comment et où chercher pour trouver.

La deuxième partie du programme, suivie à l'École supérieure de journalisme de Lille, m'a aussi permis d'étudier les institutions européennes, appelées à jouer un rôle de plus en plus grand sur la scène internationale. Serais-je à Montréal que je devrais avoir la même maîtrise de ces institutions. Pour parler du conflit du bois d'œuvre et de la gestion de la forêt canadienne. Ou encore de l'accès pour les produits agricoles canadiens aux pays d'Europe de l'Est après leur adhésion à l'Union européenne.

L'international, passionnant, mais parfois d'une complexité décourageante, est beaucoup plus malléable après en avoir appris les indispensables rudiments.

** René Saint-Louis (promotion 2000-2001) s'est installé à Moscou en octobre 2001. Il y est pigiste pour la radio de Radio-Canada, La Presse et le magazine Recto Verso.*

Haro sur l'enseignement du journalisme

Aux États-Unis, on célébrera bientôt le centenaire de la création de la première école de journalisme, en 1908, à l'Université du Missouri, mais les interrogations et le doute demeurent. L'enseignement du journalisme appartient-il à l'université ? Si oui, quelle formation faut-il donner ? Un enseignement pratique ou « théorique » ? Au Québec, le journalisme a du mal à s'épanouir dans l'université. On l'enseigne dans les départements de communication (à Laval et à l'Université du Québec à Montréal), à la Faculté d'éducation permanente (à l'Université de Montréal), mais il reste souvent perçu comme marginal par la communauté universitaire. Plusieurs croient qu'il s'agit d'une technique qui n'a pas sa place à l'université. Les choses ne sont pas différentes au Canada anglais où l'on enseigne le journalisme dans plusieurs universités et de nombreux collèges. Selon l'essayiste torontois Robert Fulford, ces écoles n'ont jamais fait la preuve de leur nécessité. La plupart des grands

journalistes ne les ont pas fréquentées. Le journalisme, « *odd duck among disciplines* », est accueilli à contrecœur à l'université et est source d'« *embarras pour plusieurs de ceux qui l'enseignent et certains de ceux qui l'étudient* »⁸.

En France⁹, la publication récente du pamphlet d'un jeune diplômé du Centre de formation des journalistes de Paris (CFJ), François Ruffin, a bien eu quelques échos¹⁰, mais ne semble par contre pas avoir engendré de véritable débat de fond sur l'enseignement du journalisme. L'auteur dénonce le « moule » et l'imitation des « grands » médias qui caractérise l'enseignement au CFJ où l'on formerait des « *techniciens routiniers* » dont le seul objectif serait de remplir du vide « *vite et sur commande* ». La charge est peut-être excessive, mais elle n'en rejoint pas moins certains des commentaires qui ont accompagné, aux États-Unis, à l'été 2002, la décision du président de l'Université Columbia de réévaluer le rôle de la prestigieuse école de journalisme de son établissement. Il s'inquiète de l'enseignement trop pratique qu'on y dispense en recréant, selon le modèle répandu, les conditions de travail d'une salle de rédaction, et souhaite une formation plus solide « intellectuellement ». Comment expliquer ces ennuis que connaît partout l'enseignement du journalisme, qui donne parfois l'impression de ne satisfaire personne¹¹ ?

Dans la masse de commentaires publiés dans la foulée de « l'affaire Columbia », un texte du *New York Observer* m'a particulièrement intéressé. L'auteur y accuse les écoles de journalisme d'avoir étouffé l'originalité des étudiants (« *they beat the voices out of them* ») en érigeant en modèle, au nom de la sacro-sainte objectivité, le « *straight reporting* », les nouvelles factuelles, et en négligeant le journalisme d'idées, la vie des gens ordinaires et la culture¹². L'« historien des nouvelles » Mitchell Stephens¹³, professeur de journalisme à la New York University, avait déjà fait le même constat. Nous enseignons trop souvent le journalisme, croit-il, comme s'il n'y avait qu'une seule bonne façon de le pratiquer. Pourquoi ne pas imiter d'autres disciplines comme l'architecture, les arts, le droit, etc., qui font appel à un éventail bien plus large et puisent tout autant aux expériences étrangères qu'aux pratiques et aux œuvres d'hier (les étudiants de théâtre étudient toujours les classiques) ?

« N'Y A-T-IL PLUS DE JOURNALISME, AUJOURD'HUI, QU'INTERNATIONAL ? »...

Faire des liens entre les événements

*Catherine Hébert**

La première question que je me suis posée à la fin de mon baccalauréat a été la suivante : est-ce tout ? J'avais l'impression que ma formation avait été surtout utilitaire et qu'elle avait d'abord visé à me faire entrer rapidement sur le marché du travail.

Je restais convaincue que, dans un monde dominé par une spécialisation souvent excessive, la capacité d'analyser les événements avec recul et de faire des liens entre eux constituait la plus grande qualité d'un journaliste. Cette aptitude ne pouvait être développée que par l'étude des grands événements politiques, économiques et sociaux de notre histoire. Le résultat : une vue d'ensemble, meilleur remède contre les visions simplistes. Je suis toujours impressionnée qu'un si vaste programme ait été réalisé en une seule année. Une année où l'on m'a offert le monde dans une salle de classe.

Le seul fait de séjourner en Europe et d'être plongée dans un autre univers médiatique m'a grandement éclairée sur le traitement de l'information internationale. Comme les groupes de presse internationaux se développent à une vitesse considérable, on serait porté à croire que l'information circule sans entraves à travers la planète et qu'elle est homogène. Ce serait oublier l'histoire de chaque pays et ses intérêts. Il est plus aisé de critiquer vertement les États-Unis quand ils ne sont pas votre principal partenaire commercial, et plus important de traiter des pays africains quand ils sont d'anciennes colonies.

De retour ici, j'ai conservé le réflexe d'aller voir comment on traite une nouvelle de l'autre côté de l'Atlantique ou au Sud. C'est seulement en comparant les réalités que l'information peut vraiment devenir « information internationale ».

** Catherine Hébert (promotion 1998-1999) est réalisatrice à l'émission d'information internationale Points chauds à Télé-Québec. La sortie de son premier documentaire « Thé à l'ambassade » est prévue pour l'automne 2003.*

C'est ce que nous cherchons à réaliser avec notre programme de journalisme international. En faisant connaître aux étudiants des approches diversifiées du journalisme, en les engageant à comparer le traitement de l'information d'un pays à l'autre. L'écoute quotidienne des informations internationales à la télévision française et américaine, la lecture comparée du *Monde* et du *New York Times* nous en apprennent tout autant sur la France et les États-Unis que sur le pays couvert. On ne mesure pas assez la richesse du traitement comparatif de l'information¹⁴. Tout autant pour nous éclairer sur le monde que sur nos propres sociétés. On ne compte plus en effet les nouvelles locales qu'on ne peut comprendre sans références à l'étranger. Ce que les uns vivent affecte les autres plus rapidement et plus profondément qu'auparavant. Les mêmes problèmes se retrouvent partout, et bien souvent, nous pouvons beaucoup apprendre des autres et des solutions qu'ils ont imaginées. Une nouvelle forme de journalisme s'est développée : le « journalisme comparatif ».

La méthode : au cœur de la formation

L'ex-directeur adjoint de la rédaction du *Washington Post* et responsable des nouvelles étrangères, Philip Foisie¹⁵, avait formulé cette même idée il y a 30 ans dans un texte toujours d'actualité, dans lequel il déplorait aussi la conception trop étroite que les médias se font d'une nouvelle : la couverture des conférences de presse, des déclarations officielles et autres événements « artificiels ». Il reprochait à ses collègues d'avoir du mal à percevoir les problèmes avant qu'ils ne se transforment en crises, en particulier dans le cas d'affaires qui se passent au loin et de questions compliquées qui ne correspondent pas à la définition d'une nouvelle. Il faudrait, écrivait-il, apprendre à anticiper, et j'ajouterais, ce qui paraîtra sacrilège à certains, pourquoi pas à imaginer : « *We are not as good as anticipatory journalism as we need to be these days... We should reach out more for the news and not wait until it comes to our doorstep, until it "happens"* ». C'est à cela que devrait servir la « méthode journalistique ».

Élargir ses horizons pour saisir la réalité locale

Alexandre Sirois*

Les étudiants qui sortent des écoles de communication et de journalisme, au Québec, manquent de culture générale. C'est du moins ce que prétendent, depuis plusieurs années, les responsables des principales salles de nouvelles de la province. Ils n'ont pas tout à fait tort. Il manque souvent à ces jeunes diplômés certains réflexes et certaines aptitudes. Et la seule façon d'y remédier, c'est d'élargir leurs horizons. Car un événement n'est plus significatif, comme jadis, uniquement parce qu'il est mesuré à l'aide de nos repères régionaux ou nationaux. Il le devient souvent parce qu'il s'inscrit dans un contexte mondial. Parallèlement, plus que jamais, le journaliste doit aider les citoyens à mieux comprendre le monde plus complexe dans lequel ils vivent. *La Presse*, le quotidien pour lequel je travaille, m'a envoyé à Washington peu après le début des bombardements en Afghanistan. J'étais prêt à procéder dans les heures qui ont suivi mon arrivée là-bas. Ma formation en journalisme international, qui incluait notamment une découverte des grandes institutions de la capitale américaine, avait été un atout fondamental.

Cette formation n'aura pas été utile seulement pour la couverture des affaires internationales. Les grands enjeux du secteur de la santé, dont je suis actuellement responsable à *La Presse*, ne connaissent pas de frontières. Progrès de la génétique, menace des maladies infectieuses et du bioterrorisme, problèmes de financement des systèmes de santé des pays industrialisés liés au vieillissement de la population et à l'explosion des coûts des nouvelles technologies médicales... C'est souvent à l'étranger qu'il faut chercher pour mettre en contexte des nouvelles a priori locales. Et je me rends bien compte que l'analyse comparative des systèmes de santé internationaux ne peut que devenir plus fréquente pour les journalistes qui veulent fournir à leurs lecteurs les outils nécessaires pour mieux saisir les enjeux auxquels leur propre société fait face dans ce secteur.

* Alexandre Sirois (promotion 1997-1998) est journaliste à *La Presse* depuis 2000. Après avoir couvert le secteur de la santé, il est aujourd'hui le correspondant du journal à Washington. Il a précédemment été correspondant parlementaire de l'agence Presse canadienne à Ottawa.

« N'Y A-T-IL PLUS DE JOURNALISME, AUJOURD'HUI, QU'INTERNATIONAL ? »...

Ce souci d'un journalisme davantage « interprétatif », et qui fasse plus de place au contexte, n'est pas nouveau. Certaines publications s'y adonnent avec brio. Mais cela reste l'exception. La télévision en particulier laisse le plus souvent cette impression « d'émiettement et de discontinuité ». Le classement traditionnel des rubriques fait aussi problème. Le local et l'international. Les nouvelles politiques d'un côté, les nouvelles économiques de l'autre. Alors, qu'elles n'ont souvent de sens que si on les relie. La formation doit tenir compte des faiblesses des pratiques actuelles et explorer des voies d'avenir. « *La plupart des journalistes, écrit Jean-Paul Marthoz, n'acquièrent que très rarement, au sein des universités ou des médias, les outils intellectuels nécessaires au décodage d'un monde de plus en plus complexe* »¹⁶.

L'enseignement du journalisme doit s'ouvrir sur trois fenêtres : 1. la formation acquise dans un autre domaine ; 2. la pratique ; 3. la méthode journalistique. La méthode est le plus souvent négligée au profit de l'enseignement répétitif de techniques stéréotypées. C'est ce qui explique que certains universitaires regardent souvent le journalisme de haut. Il ne s'agit pas de faire table rase des acquis. Il est utile de savoir construire un « lead ». Mais il est tout aussi important de connaître les éléments de la méthode journalistique et les principes qui lui sont propres : *démarche critique* dans la collecte des informations; *démarche de créativité* dans leur interprétation. Cela constitue la « formation intellectuelle » que l'université doit proposer au futur journaliste. C'est faute d'avoir assez réfléchi à la méthode que l'enseignement du journalisme se retrouve aujourd'hui dans ce qui me semble bien être un cul-de-sac... ■

Notes

- * Florian Sauvageau a dirigé le programme de journalisme international de l'Université Laval, de sa création en 1996 jusqu'en mai 2003.
- 1. Mort Rosenblum (1979), *Coups and Earthquakes*, New York, Harper & Row. Un classique sur la couverture des affaires du monde par l'un des plus grands reporters de notre époque. Voir aussi Rosenblum (1993), *Who Stole the News*, John Wiley & Sons.
- 2. Ce cours, transmis par câble, rejoint aussi un auditoire plus large. Mon collègue Paul-André Comeau et moi l'avons conçu comme une série d'émissions d'affaires publiques (avec interviews, reportages, archives, etc.).
- 3. Louis Martin (1993), *Journalisme international : le discours de la méthode*, texte inédit, 03/11/93. Le Comité d'élaboration du programme de journalisme international, dont Louis Martin faisait partie, s'est largement inspiré de ce texte pour en définir l'orientation. Le titre du présent article est tiré de ce texte. L'un des journalistes les plus respectés de sa génération, Louis Martin a enseigné le journalisme à l'Université Laval au début des années 1970 et s'est toujours intéressé aux questions de formation.

4. Michel Roy, qui rentrait de Tunisie où il avait été ambassadeur du Canada, a largement contribué au lancement du programme. Les étudiants des six premières promotions ont bénéficié de ses talents de pédagogue dont avaient déjà profité des générations de journalistes alors qu'il dirigeait les rédactions du *Devoir* et de *La Presse*.
5. Université Laval, *Rapport de la Commission des études sur l'internationalisation de la formation dans les programmes de premier cycle*, octobre 1993.
6. Dominique Wolton (1991), *War Game*, Paris, Flammarion, p. 11.
7. *Rapport du Comité d'exploration et d'élaboration d'un projet de programme de diplôme en journalisme international* (soumis à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval), février 1995, p. 9. On m'avait confié la présidence de ce comité.
8. Robert Fulford (03/07/2002), « Just what is the point of J-school ? », *The National Post*, A16.
9. On y enseigne le journalisme à l'Université, dans des instituts universitaires de technologie et dans quelques écoles privées dont deux fort anciennes et courues par les étudiants, l'École supérieure de journalisme de Lille et le Centre de formation et de perfectionnement des journalistes (Paris). Ces deux écoles admettent des étudiants qui, en moyenne, ont déjà fait plusieurs années d'université.
10. François Ruffin (02/2003), « Le Centre de formation des journalistes saisi par l'argen-troi », *Le Monde diplomatique*, p. 26. Voir aussi Frédéric Lemaître (04/03/2003), « Un ancien élève du CFJ dénonce l'enseignement qu'il a reçu », *Le Monde*.
11. Je reprends ici quelques idées d'un texte que je viens de terminer sur l'union difficile entre le journalisme et l'université, et qui paraîtra en 2003 aux Presses de l'Université Laval dans le cadre de Mélanges en hommage au professeur Vincent Lemieux. Ce texte porte sur l'enseignement du journalisme au Canada et aux États-Unis.
12. Ron Rosenbaum (28/08/2002), « Columbia's J-School Needs to Consider Trollopian Retooling », *The New York Observer*, nyobserver.com.
13. Mitchell Stephens (sept./oct. 2000), « A J-School Manifesto », *Columbia Journalism Review*, vol. 39, n°3, p. 63.
14. Le *Courrier international* constitue à cet égard un outil exceptionnel.
15. Philip Foisie (1974), « A DEW line on the News », *Of the press, by the press, for the press, and others too*, Washington Post Company, Boston, Houghton Mifflin, p. 232 ss.
16. Jean-Paul Marthoz (Cycle 2001-2002), « Journalisme de proximité et globalisation de l'information (contre-modèle et exemple américains) », *Les enjeux du journalisme face à la mondialisation et aux nouvelles technologies*, Chaire RTL de journalisme, Département de communication, Université catholique de Louvain, p. 31. Nos étudiants de journalisme international lisent chaque année avec intérêt l'ouvrage de J. P. Marthoz, *Et maintenant le monde en bref*, publié en 1999 aux Éditions Complexe et GRIP, à Bruxelles.

